

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nuria DELETRA-CARRERAS

Propos d'une femme sur la femme

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1975, tome 71, p. 115-120

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Propos d'une femme sur la femme

Préambule

Ce qui suit est l'esquisse de ce que telle femme se sent vouée à devenir, ou du moins à essayer de devenir.

Une esquisse, non pas une gravure au burin.

Telle femme, donc une voix particulière, personnelle, et s'éprouvant néanmoins unie à toutes les femmes.

Se sent vouée, donc une nécessité intérieure.

Essayer de devenir, donc une tentative, des aspirations, non une réalisation achevée.

Le monde actuel : division

Je ressens le monde actuel comme ayant un très grand besoin d'unité.

Est-ce le propre de la femme de vouloir répondre à ce besoin ? Je ne sais pas si cela fait partie de la nature de la femme ou de ma nature à moi. Question sans réponse ; aussi la laisserai-je ouverte.

Dans le monde actuel, la division en toutes petites parcelles est pour moi une réalité impressionnante. Et ce, au niveau de tout ce qui existe ; les esprits sont lancés dans une conscience de plus en plus aiguë de ce morcellement — celui de la matière et celui de l'être — et dans l'étude la plus poussée de l'indéfiniment plus petit. Le plus souvent, loin d'aboutir à la nécessité de refaire l'unité, ils semblent au contraire aller vers la nécessité opposée : celle de connaître d'une manière toujours plus déliée cette fragmentarité **pour elle-même**. Etrange fascination, sans

antidote ; sans la contrepartie d'une recherche de l'unité. C'est une connaissance non pas pour résoudre les disjonctions mais pour en accentuer les clivages ; non pour en combler les failles mais pour en creuser les gouffres. C'est un monde de séparation, de division.

La femme : puissance d'anti-désagrégation

C'est dans cette perspective d'éclatement — parfois de désintégration — que je me sens, à tort ou à raison, vouée à me situer. Non par choix « in abstracto », décision intellectuelle, prise de position mûrie, mais par une sorte de nécessité vitale. (Serait-ce qu'il est essentiel à la femme d'être-en-relation, de créer dans l'univers un peu plus d'unité ?)

Je vois la femme ne pouvant, d'une part, encore moins que l'homme, devenir soi par elle-même, seule, et d'autre part je la vois beaucoup plus que l'homme ferment d'unité. Si elle a du courage, elle se plantera au milieu des éclatements. En vue même de son propre achèvement, je la considère comme un « agent de liaison » (au sens militaire et au sens très matériel de « lier une sauce »). Certaines femmes exceptionnelles peuvent même provoquer ainsi une sorte de réaction chimique qui permet à diverses parties de se reformer en un tout organique.

Je la vois essentiellement vouée à réunir, à relier : réunir les personnes, les groupes, les diverses optiques et mentalités ; réunir les disciplines et les systèmes entre eux et à l'intérieur d'eux-mêmes. Il me semble que tout ce qui se réunit devient création et participe mieux, à son humble niveau, à la création entière, comme un tissu vivant mieux irrigué par le réseau sanguin.

Je dirais que je sens la femme comme puissance d'anti-désintégration. Et c'est là que je verrais la nécessité pour elle de cultiver la tolérance.

Exercice de la tolérance

Dans ses zones d'influence, dans tous les « milieux » qu'elle traverse, et qui sont dans le monde actuel souvent plus nombreux que ceux que traverse un homme, ne pourrait-elle pas s'essayer à être une toute petite flaque de tolérance, jetée là, comme ça, menue, humble, presque invisible, où les conflits des parties en cause, les simples divergences des êtres, leurs « différences », parfois si douloureuses, pourraient, l'espace d'un instant, s'apaiser ? Une fois qu'une infime lueur de paix a existé, ne fût-ce qu'une seconde, l'espoir d'une réconciliation, d'une ré-union, ne relève plus du domaine de l'utopie.

Dans le même ordre d'idées, c'est à elle aussi que pourrait être confiée la lutte contre le manichéisme, cette terrible maladie endémique de l'humanité qu'aucune mesure ne peut extirper jusqu'à la racine et qui, à chaque époque, fait des ravages. Surtout dans notre monde, il serait urgent que la femme inculque déjà aux tout-petits qu'il n'y a pas à être un « bon » face aux « méchants ».

Cela ne se peut que si la femme se sent participer à chacun et à tout. Participer par son être même, et non seulement par ses idées, ses opinions, ses concepts, et encore moins par ses jugements. (Tout cela, même juste, reste quelque chose de mort.) Il semble qu'il soit plus facile à la femme qu'à l'homme de vivre, par sa substance même, en union avec la substance même d'autrui. Si elle a été mère, elle l'a d'ailleurs vécu biologiquement pendant neuf mois.

Et c'est là aussi, dans sa maternité, que je vois pour la femme une possibilité d'élargir sa liberté profonde.

Maternité et liberté dans l'ordre de l'être

La maternité, parce qu'elle peut beaucoup aider la femme à se trouver, peut être une grande source de liberté intérieure : lorsque nous découvrons, pour le meilleur et pour le pire, notre propre visage, notre liberté peut commencer à s'affirmer face aux pressions, actuellement massives, de la société ; nous savons mieux qui nous sommes, sur quoi nous décidons de tabler, et nous pouvons mieux résister à tout ce qui nous aliénerait. Et puis, dans la mesure où nous voyons, émerveillés, s'accomplir sous nos propres yeux la création d'un être, où nous y assistons, tout en ayant à y participer, une force indéfinissable mais vigoureuse nous est donnée. Il est impensable de transmettre passivement aux enfants des connaissances, des habitudes, des opinions ; nous avons d'abord à en éprouver la vérité. Dans notre monde aux structures exposées, aider nos enfants à trouver leurs propres structures pour se construire est œuvre primordiale.

J'avoue que la maternité est ce que j'ai éprouvé de plus stimulant dans ma vie — stimulant ne voulant jamais dire confortable, et pour cause ! (Et je crois que tous les éducateurs connaissent la même expérience.) Stimulante aussi parce qu'elle exige absolument une transformation constante de la relation (l'amour d'une mère devrait se transformer au point d'arriver, si possible, à ce difficile amour qui est de renoncer à son enfant). Le monde actuel exige précisément des adaptations à la chaîne, beaucoup d'invention aussi dans toute relation, dans l'exigence faite à tout amour maternel d'évoluer, une sorte d'exercice

d'assouplissement extrêmement utile pour toutes les autres occupations qui nous sont demandées et qui tiennent souvent du « sport ».

Quelle que soit l'optique intérieure de chacune de nous et qu'elle se rattache ou non à une ligne générale de pensée — de la vision eschatologique chrétienne de l'univers aux tentatives de toutes les psychologies pour résoudre les conflits entre soi et le monde extérieur, et en passant par toutes les doctrines sociologiques et toutes les idéologies — quelle que soit cette optique, ce qui est vrai pour toutes c'est qu'il faudrait savoir utiliser le monde pour notre propre création tout autant que d'être disponibles à la création du monde.

Que pourrait apporter le monde actuel à la femme ?

Je crois que même ses aspects négatifs peuvent lui apporter quelque chose de particulier. Par exemple : parce que c'est un monde de cataclysmes, où nous cherchons tous à sauver l'essentiel (encore faut-il savoir ce qui pour chacun est l'essentiel), il pourrait lui apprendre à moins se perdre dans les petites choses insignifiantes, à aller vers ce qui, seul, est important ; ce monde qui balaie tout pourrait ainsi être mis à profit pour balayer sa façon exaspérante et si féminine de s'accrocher au détail, la sortir des mesquineries pour la faire vivre davantage dans les seules grandes réalités.

Et puis, ce monde qui, plus qu'à d'autres époques, impose à chacun de prendre des risques, pourrait la contraindre (elle si souvent hésitante, timorée, incertaine) à un peu d'audace, de bonne et saine audace. Cela manque souvent aux femmes.

Et encore : ce monde si instable ne pourrait-il l'aider à approfondir sa vocation d'éternité ? La femme, à qui il faut plus de temps qu'à l'homme pour procréer comme pour créer, ne pourrait-elle introduire, mieux que l'homme, la dimension de l'éternel ? Il y a en elle une sorte d'instinct de l'infini.

Et enfin : dans notre monde fait de tant de « brillance », de tant de clinquant, même quand il se détruit, la femme ne pourrait-elle pas être la résonance de l'authenticité, cachée mais constante ? Je ne sais pourquoi, mais il me semble que l'homme se laisse prendre plus facilement qu'elle par le passager, les miroirs aux alouettes, comme s'il était aimanté par l'éclat. Or l'éclat est souvent synonyme de fausseté, et la femme devrait être stimulée par la fausseté même des innombrables relations illusoires (je pense par exemple aux actuelles relations d'argent), pour se vouer d'autant plus à ce qui est vrai.

Mais il n'y a pas que le négatif.

Libération et liberté dans l'ordre de la pensée et de l'action

Une certaine liberté, d'une sorte particulière, est directement offerte par le monde actuel, et de cela je lui suis infiniment reconnaissante. Je veux parler de la libération — historique — des lourds travaux ménagers, libération à la fois grâce aux progrès techniques et grâce à une évolution dans la mentalité (on commence à ne plus faire des aptitudes ménagères la condition sine qua non pour estimer une femme).

Quelle quantité énorme d'énergie est ainsi rendue disponible ! J'en reste chaque jour éblouie. (Il faut peut-être avoir vécu dans les civilisations latines pour mesurer à quel gouffre, à quel emprisonnement social, à quel « assassinat » on a échappé.) Cela rend possible une liberté **d'esprit** qu'aucune époque antérieure n'a offerte à la femme. Qu'elle l'emploie (selon son tempérament) à agir ou à réfléchir, peu importe.

Bien entendu, je suppose là que la libération des servitudes matérielles est utilisée pour la vie de l'esprit, et non pour creuser de plus en plus un vide intérieur, qui alors donnerait aux enfants la sensation que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. (Selon Margaret Mead, c'est là le problème de la jeunesse de notre temps : trouver des valeurs auxquelles il vaille la peine d'adhérer.)

Cette étape historique devrait être utilisée aussi pour transmettre à nos enfants, dès le début, cette même liberté d'esprit. Former les filles en la leur donnant signifie, par exemple, les laisser se tourner, aussi, vers les problèmes techniques du monde actuel, en les assurant qu'elles ne perdront pas pour autant leur féminité. Cela signifie inventer, en nous-mêmes d'abord, une nouvelle image de la femme, au lieu de perpétuer l'ancienne. Une fois que nous autres, mères, aurons acquis cette **liberté d'esprit** — et il ne suffit pas d'être libérées des tâches ménagères pour l'acquérir, pas plus qu'il ne suffit d'avoir une vie professionnelle pour s'affirmer face aux hommes — il s'agit de la transmettre de mère en fille. Et pas seulement aux filles. Il faudrait persuader les fils de ce que la femme a droit à la même liberté d'esprit que l'homme, **la liberté de se colleter (en pensée et en action) avec toutes les données du monde**. Si les mères et les éducatrices d'aujourd'hui ne la transmettent pas aux garçons d'aujourd'hui, le monde de demain verra à nouveau la nécessité d'une bataille contre leur mentalité d'hommes. Ce serait tellement dommage, tellement de forces perdues ! Pour éviter cela, il faudrait trouver en nous assez de solidarité envers les générations futures. Cela demande une générosité et une envergure qui ne nous sont pas données automatiquement.)

Qui que l'on soit, et quel que soit le monde où l'on doit vivre, il me semble qu'on ne choisit pas complètement le mode de relation avec lui.

Parfois j'imagine la relation comme une belle note de musique : elle participe à toutes les tonalités, à toutes les combinaisons avec d'autres notes, elle est rendue par toutes les sortes possibles d'instruments, elle est bien à sa place lors même des silences ; elle reste toujours elle-même, inaliénable même quand certains voisinages lui donnent un tout autre visage ; enrichie par les autres, jamais dissoute, et, se rattachant à toutes, jamais lassée de les réunir.

Il me semble que c'est en suivant les appels intérieurs, profonds, en leur restant fidèle, qu'on peut avoir quelque chance de réussir l'acte difficile : à la fois créer et se créer.

Núria Delétra-Carreras